

Avant que tombe la nuit de Kossi Komla-Ebri

Présentateur : Kokouvi Dzifa Galley*.

Biographie de l'auteur.

Né au Togo (Tsévié) le 10/01/1954, Kossi Amékwoyoa KOMLA-EBRI (Basile KOMLA) après son Bac en France, est arrivé en Italie en 1974 à Bologne avec la bourse d'étude « Madonna della Fiducia » chez feu Card. Giacomo Lercaro au Collège International "Villa San Giacomo ". Après avoir terminé ses études universitaires en médecine et chirurgie à Bologne, il s'est spécialisé à Milan en chirurgie générale. Après une expérience de travail à l'Hôpital St Jean de Dieu à Afagnan au Togo, il a travaillé à l'hôpital Fatebene fratelli à Erba (Co) avant de prendre sa retraite. Il est marié, père de deux enfants et vit à Ponte Lambro (Co). Membre de la rédaction de la revue on-line "El-ghibli", il a publié aux éditions dell'Arco-Marna : *Imbarazzismi*(2002), *Nuoviimbarazzismi* (2004) *La sposadegli déi* (L'épouse des dieux, 2005) et *Neyla* (2002), traduit en américain, enfin chez EMI, *All'incrocio dei sentieri* (A la croisée des sentiers, 2003). *Le huitième péché* est sa première nouvelle écrite en français (Editions Ndzé, 2006) Il reçoit plusieurs prix. Nous citerons le **Prix Amilcar Cabral 2011**. Le Prix Amilcar Cabral est décerné chaque année aux personnalités et institutions qui contribuent par leur travail à la connaissance de l'Afrique en vue de la justice et de la paix.

En 2012, à Foggia, il a reçu le « **Prix Intercultura** » du Centre interculturel Baobab, un prix décerné à un homme ou une femme migrante qui s'est distingué pour son activité de promotion de l'interculturel et de l'intégration.

Pour ces œuvres, il a été mentionné par le jury du premier concours « Popoli in Cammino » 2004. Il a été lauréat en 2005 pour la « section littérature » du **Prix journalistique-littéraire "Mare Nostrum"**. En 2009, il a reçu le **Prix Graphein** de la Société de pédagogie et de didactique de l'écriture.

Nouveautés (**RÉÉDITIONS 2018**)

" *All'incrocio dei sentieri* " – i raccontidell'incontro (A la croisée des chemins - récits de la rencontre) Touba Culturale Italy édition 2018

"*Neyla*" - Touba Culturale Italy Edition 2018

"*Imbarazzismi*" - Touba Culturale Italy Edition 2018

Tous les livres sont en réédition à **Touba Culturale Italy**

Le livre "*Imbarazzismi*" est sorti en français en France : "**Embarracismes-Le racisme au quotidien**" Lille, Editions Laborintus 2016. La version anglaise est sortie aux Etats Unis avec le titre "**EmbarRACements -dailyembarassments in black and white ... and color**" New York Bordighera Press 2019.

Le roman *Neyla* en 2019 remporte le **Prix Prato CittAperta** dédié à la culture des migrants.

A-Présentation de l'ouvrage :

Le recueil de nouvelles, *Avant que tombe la nuit* de Kossi Komla-Ebri publié dans la collection filbleu des Editions Continents est paru en janvier 2020. Il compte 154 pages et est constitué de 10 nouvelles : « Je rentre chez moi » (p11-32) ; « L'obscurité de la nuit » (p 33-40) ; « Deux boîtes d'allumettes » (p41-54) ; « Madiba » (p55-79) ; « La manif » (p79-86) ; « Le Mal...De » (p87-100) ; « La main invisible » (p101-108) ; « Les bourgeons tranchés » (p109-124) ; « La bourse d'études » (p125-132) ; « Quand je traverserai le fleuve » (p133-150).

B- Le thème central :

Le thème central qui se décline en filigrane à travers les dix nouvelles de *Avant que tombe la nuit*, est celui de l'exil. Nous entendons par exil : situation d'une personne qui a dû quitter l'endroit où elle vivait. Obligation de séjourner hors d'un lieu, loin d'une personne qu'on regrette.

Dans la nouvelle intitulée *La bourse d'études*, le jeune médecin africain Ameko, « enfermé comme il était dans le sombre labyrinthe vicieux des lois italiennes, (il) ne pouvait pas travailler parce qu'il n'était inscrit à l'ordre des médecins et il ne pouvait pas s'inscrire n'étant pas citoyen italien » p 127.

Le jeune connaît de lourdes difficultés pour arrondir ses fins de mois.

Dans *Le Mal...De*, la narratrice, sœur de Fofu vit, au début chez son frère en Italie, s'occupe de ses enfants sans être payée. « Si nous avions voulu nous payer ...une baby-sitter ou une femme de ménage, nous ne t'aurions pas fait venir de l'Afrique, tu sais » dit Fofu à sa sœur qui lui annonce qu'elle a trouvé du travail ailleurs. (p 94) La narratrice et son amie coiffeuse, Sonia qui, elle a vécu en Allemagne, souffrent de l'exil dans les deux sens, entre la terre d'origine et la terre d'adoption « Ah Italia ! Dire qu'en Italie, je voulais tellement rentrer chez moi (Afrique) ! Maintenant (arrivée en Afrique), je me sens comme une locataire de deux patries. » (p100)

La nouvelle *Madiba* est une peinture de l'Apartheid. Jerry, un réfugié politique, fuit l'univers carcéral de l'Afrique du sud (« laissez-passer » « des tracas avec la police ») pour chercher une meilleure vie en Italie. Il y a trouvé la mort, assassiné par deux loubards » (p77) Le combat de Nelson Mandéla est argumenté, contredit ou apprécié selon les protagonistes. L'idée d'un peuple arc-en-ciel a néanmoins retenu l'attention de Giorgia qui est « une sud africaine d'origine italienne » p57, de Sandra Berrisi, Roberta et de Annamaria.

Les bourgeons tranchés nous plombent dans une guerre civile en Uganda. De jeunes garçons « Ogaba », « Opiyo », « Oryang » et des filles « Susan » entre autres sont enlevés par des rebelles du LRA (Armées de Résistance du Seigneur). Ils sont déplacés de forces, transformés en enfants soldats et en esclaves sexuels

dans leur propre pays, où ils vivent dans l'exil du nom, débaptisés de forces pour devenir des machines à tuer.

Dans *Deux boîtes d'allumettes*, il est question de la pratique des us et coutume de sa terre natale en exil, loin des siens. Togbe, fils unique d'Atsu Kwami et d'Ami Dzatugbé est le résultat de la science d'un devin. A sa naissance, comme prescrit par le devin, le rituel du bébé caché fut fait. Togbe Koffi Fofoe le mari de Francesca une italienne est mort. L'enterrement effectué, le souvenir du mari revient visiter la mémoire de sa tendre épouse. La voix de son mari la revisite, l'éveille à la mémoire partagée qui commence par un chant d'amour : « je jure que mon cœur sera à toi pour toujours. », puis se poursuit par le déroulé d'une initiation qui ne fait que commencer. Dans les souvenirs de Francesca, les traditions Ewe de Togbé reviennent en moment de partage pour « continuer la vie » : la circoncision, la cérémonie du Dzoto liée à la réincarnation, la gestion des ongles et des cheveux si un fils Ewe vient à mourir en terre étrangère, ici, l'Italie,... « Les deux boîtes d'allumettes ». Avec le soutien des parents de Togbe (qui sont au pays, la terre natale), Francesca assume, pratique ce rituel au fils de Togbe et devient ainsi une garante de cette culture, elle qui vit avec la réincarnation de l'amour de sa vie dans l'unique fruit de ses entrailles « C'est vraiment mon Togbé » (P54)

L'obscurité de la nuit est une nouvelle sombre avec quelques éclats de lumière. Elle nous livre des armes pouvant permettre à l'exilé de garder la tête hors de l'eau. Dans cette nouvelle, Elom Doglo, dans le lit conjugal qui symbolise ici, la terre d'accueil, perd le sommeil. L'exilé vit un orage intérieur mais aussi l'hostilité du dehors, lieu, pays où il est à l'étroit entre la quête de tendresse en cette terre étrangère qu'il trouve suffocante et le souvenir comme un baume de Mama Amewono qui seul devient le bonheur du souvenir de sa terre natal importé en terre hostile. Cette voix, celle de la grand-mère lui donnera la force de prendre sa plume, de se hisser au-dessus de ces miasmes morbides. Il peut dormir et surtout rêver, un luxe, qui le hisse sur le toit du monde, lui l'écrivain qui en rêve écrit un roman à succès. L'écriture, dans l'obscurité de la nuit, est un sésame, un manteau permettant à l'exilé de traverser ce grand froid mais aussi le refus de la mort de la mémoire.

L'exil transparait déjà dans le titre de la nouvelle *Je rentre chez moi*. « ...Yao, si tu veux retourner à Abidjan, j'ai un billet d'avion pour toi, sur le vol de demain ! » P13 « Oui ! Il (Yao) détestait Paris, car elle savait être cruelle » P 15 « Les filles, alors que vous serez là à grelotter de froid, souffrez que demain j'aille rôtir dans la chaleur » p19 « Je vous saluerai l'Afrique » p 20.

-La Manif

Nous sommes à une audition. Yao, devant Le chef de la commission chargé de l'enquête raconte : une place, un jardin. Un lieu près du stade. Des manifestants profitent de la visite d'une délégation française pour manifester leur ardent désir de changement. Cette manifestation pacifique est infiltrée par des « ennemis »

(p83) vêtus de blanc comme les manifestants. Les infiltrés ouvrent le feu, « fauchant les manifestants comme du blé. »(p83). « Des tanks ». Le chef de la commission chargé de l'enquête déclare à la suite de l'audition de Yao : « témoin peu fiable ». Yao déroule le fil de cette histoire dans ses nuits de cauchemar. Encore aujourd'hui, Yao hanté par ce jour, est broyé par « un sentiment de culpabilité pour n'avoir pas aidé un enfant »p82 pleurant, debout, à côté du corps de sa mère. .

La main invisible raconte un rêve prémonitoire. Un rêve qui est ici plus qu'une béquille pour Séli. Séli saura-t-il se tirer d'affaire ? Respectera-t-il les conseils de Kébé, son ami sénégalais ? Sera-t-il à la hauteur de l'épreuve qui lui donnera un accès à la femme de sa vie dans cette communauté japonaise qui l'invite à une fête surprise ? Il le sait déjà : cette communauté ne badine pas avec ses us et coutumes.

Quand je traverserai le fleuve

Entre la vieille Nukuku et Abra sa fille, il y a de cela quelques années, un conflit. Il est resté de cette furieuse discussion, une parole aussi dévastatrice qu'un cheveu sur la soupe. Les anciens malgré moult réunions, n'ont réussi à pousser la vieille femme à rétracter cette parole qui est vite devenu un poison qui envenime les jours d'Abra. La parole est comme de l'huile : quand elle se verse, il est impossible de la ramasser. Le fils de Fofò, revenu au village parmi les siens, se voit confier cette tâche. Accompagné de papa Wadefe, Le fils de Fofò entre dans la case de la vieille agonisante, déjà sur une rive du fleuve de l'au-delà, devant Akotia le piroguier qui seul a la capacité de faire traverser ce fleuve aux exilés que nous sommes tous sur terre. Ici bas, tous le savent : le verbe peut donner la mort, et Abra bientôt commencera un tout autre voyage.

Le fils de Fofò réussira-t-il à faire rétracter ces paroles auxquelles s'accroche la vieille Nukuku plus qu'à la vie d'Abra sa fille : « *Fais ce que tu veux, ma fille, mais aussi vrai que je m'appelle Nukuku, quand je traverserai le fleuve.... Tu le traverseras avec moi.* »

C- Les thèmes secondaires

-La révolte

Un vent de révolte balaie les pages du recueil. Dans *La manif*, le peuple investit la rue. « Nous nous sentions unis dans la protestation » (p82). La sœur de Fofò se révolte contre l'exploitation de celui-ci, réclame son indépendance. Elle lui annonce qu'elle a trouvé « du travail chez une dame âgée à Bergamo » (p94). Dans le titre *Je rentre chez moi*, s'énonce un ton de révolte, d'agacement. D'ailleurs (p26), Vous ne cessez de dire dans les journaux et à la télévision qu'il nous faut retourner chez nous... je veux rentrer chez moi, vous me bloquez ici »

La guerre, la mort :

« Jerry est mort assassiné » (p 75, Madiba), Le massacre : « cette fille et tout ces hommes par terre, tout ce sang, ...des corps et du sang, cet enfant qui pleurait... » (p86, La Manif) « les soldats tuèrent les hommes et les femmes » (p111, Les bourgeons tranchés)

-Le racisme

Le racisme est dans l'air ambiant qui circule dans ce recueil. L'exilé est un paria, un marginal, même médecin comme Ameko, il n'a pas sa place dans les institutions de l'Italie son pays d'accueil. Yao ne connaît pas un sort différent « ... dans son pays où personne ne refuserait jamais de le servir dans un bar » (p19), autre lieu, autre mœurs. La ville « Lumière » ne s'en cache pas, L'Italie et même l'Afrique du sud, une terre africaine ne s'en cache pas.

-La délivrance :

Dans *Avant que tombe la nuit*, le retour au pays des origines est avant tout une délivrance, une joie teintée de transe. C'est le cas dans la nouvelle, *Je veux rentrer chez moi*. « En partant, Yao a ensuite terminé son show avec un revirement à la James Brown et s'est exclamé : « Salut les filles ! Je vous saluerai l'Afrique » (p20) L'évocation du Noir américain James Brown fait une comparaison entre la ségrégation raciale aux USA et le racisme discret qui pilule en Europe. La danse de Yao qui arpente un mouvement à la Brown devient une subtile manière de transcender la souffrance et surtout de vivre dans sa chair la liberté. C'est un moment de délivrance malgré « l'avenir incertain » (p20). Yao comme James Brown, est avant tout musique, il prend sa « guitare », une boussole dans sa quête du retour.

-L'amour

Malgré les affres de l'exil, l'amour qui n'a pas de couleur, survit à tous les drapeaux de la haine.

Dans *La main invisible* « Il (Séli) avait à côté de lui la plus belle femme qu'il ait jamais vue : la femme de sa vie, celle dont il a toujours rêvé. Il désirait ardemment cette femme. Il était prêt à damner son âme pour elle. » p106

Dans *Deux boîtes d'allumettes*, Togbé Fofò Koffi, un Africain et Francesca Marelli, une Italienne, deux inconnus, se rencontrent dans un train. « Le temps d'arriver à Canzo, Francesca savait qu'il était du Togo » p « Elle leva la tête un instant et leurs yeux s'accrochèrent ». Ils forment un couple, ont un enfant. Francesca adopte même la culture de Togbe pour poursuivre la vie, celle de son mari défunt réincarné en son fils.

Dans *Le Mal...De*, la sœur de Fofò, de retour d'Italie pour l'Afrique, a le mal de ce pays d'accueil que seuls des plats italiens ou des films italiens peuvent calmer. L'attache, le lien désormais solide entre la sœur de Fofò et sa terre italienne mue en une ode, un lien indéfectible, l'amour.

-La déception

Dans *La main invisible*, l'exilé est déçu. Il est comme pris au piège d'une culture qui le prend à la gorge, qui ne lui laisse pas le temps ou la possibilité d'être heureux. Séli le vivra, à ses dépens durant sa cérémonie nuptiale avec une japonaise, la femme de sa vie. « Tu as offensé et frustré mon père, ton âme n'est pas prête pour le sacrifice de l'amour. Il ne peut consentir à notre union. » (p107)

-L'amitié

En terre étrangère, on s'accroche à ses racines. Les amitiés sont aussi, avant tout liées à la couleur de peau.

Dans *La main invisible*, « Séli rejoint Kébé son ami sénégalais chez ces connaissances japonaises » p 103. « Séli conscient de ne pas être à sa place... Kebe a suggéré de danser pour lui dévoiler un pan de la tradition japonaise... P103(...) p107

Elles sont aussi entre des gens de couleurs différentes. Entre Yao (un Noir) et Annie (une Française) qui l'avertit de la venue des policiers chez lui, dans *Je veux rentrer chez moi*, ou entre « Ameko », le jeune médecin Africain et Roby (un Blanc) dans *Une bourse d'études*. Entre la sœur de Fofò et Conception (une Philippine)

- L'exploitation (Esclavage sexuelle / l'esclavage moderne) :

Dans *Madiba*, « la plupart des hommes allaient travailler dans les grandes fermes ou dans les mines d'où certains ne revenaient que deux fois par an pour voir la famille et labourer la terre » p70, dans des conditions de travail inacceptables.

Dans *Le Mal... De*, Fofò qui fait venir sa sœur en Italie, exploite celle-ci sans rémunération, ni droit de sortie pour se changer les idées. « Je ne voulais pas être une femme de ménage pour toute ma vie dans un pays étranger. » P94

Dans *Les bourgeons tranchés*, « La petite Anyango était exonérée parce qu'elle servait d'esclave sexuelle et de domestique pour les haut-gradés » (p 115-116)

-La nuit

Les trois premières nouvelles portent un point commun, la nuit que vit Yao en plein jour sans réussir ce voyage vers Abidjan sa terre natale ; Togbé dans sa nuit, (le mort ici), est porté par Francesca sa femme au propre et au figuré, se réincarne sous le sceau de Francesca une Italienne devenue pour lui telle une gardienne des rituels de la réincarnation. Elom Doglo, dans *l'obscurité de la nuit* s'accroche au verbe de Mama Amewono, trouve sa voix par l'écriture qui est aussi le refus de la mort de la mémoire.

Des expressions (« mal obscur » p35 « l'obscurité » p 36 « l'opacité de la nuit » p36 « l'obscurité de la nuit » p36, p37,p39 « trois heures du matin » p36 « des ombres » p37, « la nuit » p37 « avec la complicité de la nuit » p37, « détestait la nuit » p38, « La nuit a teint la ville » p38 « voile noir » p38 « une ombre » p38, « l'ombre » p39 « pénombre » p13 « noire » p16 « la nuit » p17,p20) décrivent l'horizon de ces exilés Yao, Doudou, le beau-frère de Yao, Elom Doglo, Ameko mais aussi celui de leur compagne (Francesca Marelli, La femme de Fofu, Gorgia) quand ils sont mariés ou de leur ami proche Roby.

La précarité :

« dormir à dix dans une chambre sans chauffage... se serrer les uns contre les autres pour s'abriter du vent du nord qui s'infiltrait par les châssis de la porte et pénétrait les os... » p19, « Et écouter les gargouillis de mon ventre affamé. » Qui aurait cru que la vie à Paris était si inhumaine ! », « L'Immeuble sans ascenseur où il séjournait » p16

-Le retour

Le retour au pays comme une victoire, une joie, un soulagement, la fin des supplices.

« Je rentre chez moi, je ne me lèverai plus à l'aube comme un Zombie pour me trainer en métro, RER, bus, puis marcher pendant des kilomètres » (P14)

Dans *Le Mal...De*, la narratrice, sœur de Fofu, veut rentrer au pays. Elle ne veut pas finir sa vie comme domestique.

-Le dégoût

Dans cet environnement hostile à tout ce qui est différent, l'exilé perd le goût de la vie, des choses. Sans argent, on est exclu de tout. Paris est comparée à une femme : « Il (Yao) détestait Paris car elle savait être cruelle et exigeante comme la bien-aimée qui ne daignait se livrer qu'aux sons des pièces » (P15)

Le vol

Nous sommes dans la jungle. Une jungle si élégante que c'est un arbre seul qui cache la forêt. Le vol devient une issue par instinct de survie. « avec un peu de ruse et de chance, on pouvait se mettre, à la sauvette, une paire de chaussette et quelques slips en poche » p15 « Aujourd'hui, Yao était très heureux d'aller voler, choper des habits ou comme il aime dire faire du « chopping ». Il fait aussi d'autres « activités plus ou moins illicites » p17

Voyeurisme et La prostitution :

Ici, comme partout, on vend de tout. Le métier le plus vieux du monde a pignon sur rue. « Enveloppée dans son blouson noire, elle (Anie, amie blonde de Yao), l'ouvrit généreusement pour exposer la débordante marchandise aux yeux porcins de tout client, chantant de sa douce voix : « Alors, chéri, tu viens. »

L'angoisse, la peur, la fragilité :

L'exilé est parfois dans *Avant que tombe la nuit*, un animal traqué « Yao », un captif « Doudou », un déshumanisé « Améko », « Jerry » à qui ne restent que les instincts primaires, la peur, la panique, l'angoisse, la fuite... la mort.

Yao, recherché par la police, est une ombre qui se dissipe dans la ville « Lumière ». « mon pantalon était mouillé, trempé non seulement d'urine mais aussi de matières fécales »p « Yao se tourna ébahi, regardant furtivement autour comme un animal traqué. Ses jambes devinrent molles et son cœur palpita » p16, « avec effarement » p17. « danger imminent » p17, « Les flics sont venus. Ils ont coffré ton cousin Doudou avec la marchandise. Ils ont fouillé partout et nous ont interrogé sur vous » p17, « pensa Yao avant de s'enfuir en toute hâte »p17 « Errant et changeant de direction parfois » p17

Améko, se sentant, misérable, avec sa dignité en miette, « sauta le déjeuner pour aller s'enfermer dans sa chambre, (...) devant la vérité humiliante et déchirante. »p131... « six jours d'angoisse passèrent, puis le septième jour, le médecin chef lui remis l'enveloppe »p130 « humeur sombre »p130

Ce sentiment d'impuissance sévit aussi sur la terre natale, en Afrique. Dans *La Manif*, Yao l'affirme. « J'ai couru à perdre haleine, piétinant, donnant des coups de coude » (p 84).

Solitude, nostalgie, un air d'exil :

« Il ne savait pas quel était le poids de la solitude comparé à celui de la nostalgie de sa terre. »P38

« Mélancolie indéfinissable, ce feu qui brûle sous les cendres de la vie quotidienne en terre étrangère. Toujours ce sentiment de n'être personne. Pire, de ne pas exister : Percevoir les regards, curieux, irrités ou compatissants, vous glisser dessus comme si vous étiez une ombre. » p38

Le bonheur des souvenirs du pays natal :

« soudain, le souvenir vif d'une voix de son enfance : celle de sa grand-mère Amewono. » p38 s'opposent aux « souvenirs exténuants entrelacés aux sons, bruits, odeurs, parfums, couleurs et rires »« Suffocante, la quête de tendresse en terre étrangère. » p 39

Refuge :

La grand- mère, l'écriture constituent ici un refuge pour Elom Doglo. « L'écriture libère et vainc la solitude... Rassuré par sa décision par défi, il se mit à sourire à l'obscurité de la pièce » p39, « Ne regarde jamais l'obscurité de la nuit quand elle sourit... elle cache de fausses vérités-ainsi disait la voix de grand-mère. »p 40

L'Apartheid

La ségrégation raciale en Afrique du sud. « Jerry, un Sud-africain...refugier politique en Italie...assassiné » p76L'Apartheid : « laissez-passer » « des tracas avec la police »

Le trouble identitaire

La dépigmentation « Alors en Afrique pourquoi tes filles se décolorent la peau et se repassent les cheveux ? » p69

La cohabitation :

« ...la vision de Mandéla était juste celle d'un pays aux couleurs arc-en-ciel » p70
Jerry avait un rêve...un monde sans haine et sans racisme, un monde de tolérance et de paix, de liberté, et de solidarité.

-Le rêve

Dans *L'obscurité de la nuit*, comme dans *La main invisible*, le rêve devient une clé pour ouvrir les portes qui se ferme devant l'exilé.

-Sur l'ancestralité et la spiritualité africaine

La cérémonie du « bébé caché » p44, Le placenta « la vraie mère » (Ameno), la réincarnation, la gestion des ongles et des cheveux quand un Éwé, dans le présent contexte, décède en terre étrangère, la portée des noms...

« le calme du bébé quand Francesca pose sur celui-ci la chemise de son mari » p54,
« Francesca enterre une boîte d'allumette (qui contenait des cheveux et des ongles de Togbé) dans le jardin sous l'arbre où son mari (Togbé) faisait sa sieste. Ici les morts ne sont pas morts. La sieste est un sommeil provisoire.

-Etouffement de la langue d'origine

La langue du pays d'origine est piétinée. Chez Fofu, en Italie, Fofu pour ne pas indisposer sa femme interdit à sa sœur de « parler notre langue ». « C'est la langue des pères de votre père ! », pense la sœur, qui pour éviter un incident diplomatique, ne dit mot. Il faut chez Fofu, garder bas le volume de la « cantilène » africaine...interdit de grignoter les os pendant le repas...

D- Les personnages

Dans *Avant que tombe la nuit*, un trait sociétal est visible et chez les personnages africains exilés et chez les occidentaux : le véreux commerce de la dette au propre et au figuré. La générosité du donateur, un appas, plonge le bénéficiaire dans une dépendance qui n'est pas que morale. Celui-ci se doit de se soumettre aux desideratas de son généreux donateur. Le donateur lui demande de s'incliner, sans cesse devant ses sautes d'humeur.

Un collègue blanc d'Ameko le lui fait savoir dans *La bourse d'études*. « Une phrase particulière est restée gravée dans la mémoire du médecin africain qui a continué à la ruminer sans pouvoir la comprendre. C'est ainsi que tu nous remercies après tout ce que nous avons fait pour toi ? » « Qu'est-ce qu'ils ont fait pour moi ? » se demandait Améko qui ne savait pas que sa fameuse n'existait pas. » p130-131

La même contrariété se répète entre Fofu et sa sœur qu'il a fait venir d'Afrique pour faire de celle-ci une domestique sans salaire auprès de lui et de sa femme, dans *Le Mal... De*.

« Tu es ingrate (...) Si nous avions voulu nous payer une baby-sitter ou une femme de ménage, nous ne t'aurions pas fait venir de l'Afrique, tu sais ! (...) Tu es vraiment sans cœur » p94

Francesca dans *Deux boîtes d'allumettes*, épouse Togbé et sa culture qu'elle pratique. Par amour, pour que la vie continue, elle pratique toutes les croyances de son mari et pratique les mêmes rites à leur fils. Cette nouvelle nous montre la transformation qu'une femme, ici Francesca connaît par amour. « Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Tu as l'air étrange ! » p49. Sa mère poursuit P54, quand elle voit sa fille enterrer la boîte d'allumettes contenant les cheveux et les ongles de Togbe, interpelle cette dernière : « Qu'est-ce que c'est, Francesca ?/ Rien : C'est rien, *mamma*, C'est la vie qui continue. »/ « Ma fille... je pense que tu es devenue comme eux. »/ « Oui ? ... Peut-être un peu »

Ici, la mort n'est pas une fin en soi mais la continuation de la vie. On doit perdre le corps, le semer dans la terre pour qu'il se réincarne, dans une germination depuis la terre des origines, ici le ventre de Francesca.

Cette nouvelle fait écho au poème de Birago Diop, *le souffle des ancêtres*. *Ceux qui sont morts ne sont jamais partis*. Bref la transformation de la matière tant décriée par Lavoisier. Ce fils, Apéléte, « un fil de l'arc-en-ciel, un enfant aquarelle » devient la seule lampe à même d'éclairer la nuit de Francesca et celle de Ami Dzatsugbé et d'Atsu Kwami.

Dans *Les bourgeons tranchés*, « Oubliez vos noms ! A partir de maintenant, toi tu t'appelleras Crazy Rambo, dit-il en pointant le doigt sur Ogaba puis respectivement vers Opiyo et Oryang-toi tu es Hitler Killer et toi Human Eater. Vous avez compris ? Il a précisé sa question avec une rafale en l'air. » p 115

Un enfant, Crazy Rambo, assassine Akwero. La victime reconnaît son fils Ogaba et lui dit « Fils...Fils Ogaba ! Mon fils(...) Bravo...Fils...Tu es de retour. »p123 Redevenu Ogaba, après l'écoute des mots de sa mère, le jeune soldat devient une proie pour ses condisciples Hitler Killer et Human Eater.

Le poids des mots actés agit sur l'homme, peut lui redonner sens, vie ou le détruire.

E-L'onomastique :

L'onomastique regroupe la documentation traitant à la fois des noms des lieux et des noms de personnes. Nous allons, ici, nous intéresser à quelques noms de lieux et à quelques noms de personnes en Ewé (Confer doc 2).

F-Les lieux

-Afrique

- Le Togo

Dans la nouvelle intitulée *La manif*, plusieurs éléments de lieux nous indiquent que le narrateur nous parle du Togo. Il nous situe à Fréau-jardin, à Lomé, à côté de l'ancien CCF de Lomé. « Le massacre des jardins » (P86) « Afi » (p83) une fille née un vendredi. « Dada...Dada... Dada nye ! » (p83) qui veut dire « mère...mère ...ma mère » Cette langue c'est l'Éwé. Une langue du Togo.

« Je suis sorti dans la rue devant la poste centrale de Lomé. » (p84)..., « à courir vers le grand marché », « je traverse la rue devant la discothèque « Le rêve » pour rejoindre la station d'essence Shell » p84 « autour du petit marché proche du cimetière de la plage » Plus l'ombre d'un doute. Nous sommes à Lomé. La nouvelle *Quand je traverserai le fleuve...*, nous situe au Togo. « Nous sommes des gens de montagne... le point culminant approche à peine 900 m » (p135). Nous sommes dans la zone d'Agou.

-Abidjan

« Yao ! Si tu veux retourner à Abidjan, j'ai un billet d'avion pour toi, sur le vol de demain » .p13

b-Ouganda et le Soudan du sud

La nouvelle *Les bourgeons tranchés* nous renvoie en Ouganda, dans « le village d'Adak »p111 puis « Vers le Soudan du Sud, à l'Est de Juba » (p111)

-Italie-Afrique

Dans *le mal... De*, nous sommes en Italie. « De toutes les années passées en Italie » p89), « Torre Boldone » (Italie), « en train de Milan à Asso »p48, « Canzo » p 49

-Paris

« Station Montrouge », « Porte Clignancourt », « Bord de la seine », « RER », « Boutique Tati à Pigalle », « les Champs Elysées », « Barbès », « Blanche » p13-15

-Italie, Afrique du sud

Dans la nouvelle *Madiba*—(l'Histoire) se déroule en Italie mais aussi en -Afrique du sud. « Jerry (un exilé politique) s'est échappé de l'Afrique du Sud pour chercher une meilleure vie en Italie.

G-L'écriture.

-Des phrases lumineuses

C'était comme si tout d'un coup le temps et l'espace s'étaient congelés, coagulés dans un vide d'angoisse (p26), « l'écho de pas précipités retentit derrière eux »(p29) Lorsque la douleur de l'âme atteint son apogée, le cœur se tétanise et l'on ne perçoit plus rien. »(p29), Je survivrai malgré les murs de mots, de lois, de frontières et de préjugés que les hommes continuent d'ériger entre eux , pour se rendre la vie difficile » (p31)

-La narration dans *Avant que tombe la nuit*.

-Statut du narrateur et son point de vue.
(Confer tableau 2)

-L'humour

Rudy, un italien, blanc, ami d'Ameko, un Noir africain, l'appelle affectueusement par « Le blond », de l'humour noir.

-Des phrases lumineuses, des pépites en matière d'écriture sont disséminées dans *Avant que tombe la nuit*.

« il marchait presque en sautillant, essayant de comprimer en lui la joie... » (P13)
« il était incapable réprimer ce frémissement de l'âme qui s'était transformé en une tension douloureuse des muscles » (p13), « il ne put retenir le cri assourdissant qui résonnait en lui » (p13), « son bonheur était trop effervescent »

« le Paris des gâteaux arabes et de steak-frites , qui le faisaient saliver et tordre les tripes quand tenaillé par la faim, mais à court d'argent, il se baladait pour se remplir les yeux et rentrer chez lui, virtuellement rassasié. »p15

Dans la langue du narrateur, dans *Avant que tombe la nuit*, il y a le français, des termes italiens « refugium peccatorum » p89 « Signora » p96, « tifosi »(p100), « Azzuri » (p100) et l'Éwé.

Conclusion

L'exil est ce que l'on vit quand on n'arrive pas à se retrouver en soi-même et qu'on se cherche ailleurs, parfois où il ne faut pas.

Une parole est sacrée, elle peut redonner la vie (Ogaba). Elle peut éclairer la route (cas de Ameko), comme elle peut donner la mort, fin à laquelle Abra a échappé grâce au concours des anciens et du fils de Fofué et aussi à la grandeur d'âme de Nukuku qui par ce geste, réussit une seconde fois à feinter la mort, celle de sa fille.

L'exil, errant, hors de sa terre, revient chez lui transformé à un tel point qu'il se sent parfois étranger chez lui, comme sur sa terre d'exil. La nouvelle *Le Mal...De* en est une illustration. De plus, l'exilé malgré la distance n'a jamais rompu le

cordon ombilicale avec sa terre natale ni avec sa tradition. Togbé dans la nouvelle *Deux boîtes d'allumettes* est un initié de haute facture qui conserve l'âme de son peuple en lui. Il réussit même à initier sa femme Georgia et fait d'elle une gardienne des rituels, celle qui après lui poursuit la vie, la transmission selon la tradition.

Ce recueil est tel un aigle, dans les hautes aires tourmentées qui lentement résiste au vent et finit par se poser. Retrouver la terre des origines pour y apporter son souffle, perpétuer la vie. L'ordre des nouvelles n'est pas anodin, l'exilé passe par moult péripéties mais revient d'abord vivre la guerre que subit son continent, joue un rôle de premier plan (témoin oculaire) dans ses souvenirs dans cette marche, à Fréau Jardin, au Togo, son pays, poursuit son chemin jusqu'au village où il joue un rôle de premier rang dans la résolution d'un conflit coutumier, lui le jeune étudiant en Europe. Ultime épreuve qu'il réussit d'ailleurs avec brio. L'exil dans *Avant que tombe la nuit* est un fruit qui tombe et finit sa course au pied de l'arbre qui l'a engendré. Telle est la parabole que nous énonce la nuit qui tombe sous la plume de Kossi Komla-Ebri. Dans *Avant que tombe la nuit*, « La parole est une chose sacrée » et dans le langage mystique, la terre demeure un lieu d'exil.

* **GALLEY Kokouvi Dzifa** est un écrivain dont l'univers de création s'étend au théâtre, à la poésie, au conte et à la nouvelle. Titulaire d'une maîtrise en sciences économiques, il est membre du réseau d'auteurs Escale des Ecritures et président de l'Association Togolaise des Auteurs et Illustrateurs de Livres pour Enfants (ATAILE). Kokouvi Dzifa Galley mène diverses actions d'accompagnement en faveur des jeunes dans les Bibliothèques du Togo. Il est lauréat de plusieurs prix.